

# I

Le grand escalier tremble. La rampe en fer forgé frémit. Il s'apprête à descendre. Je suis là, vingt pieds sous lui, appuyée à l'un des piliers qui soutiennent la galerie. Mon estomac se tord : « Mon Dieu, faites que mon grand-père ne déboules pas! » Je m'entortille au poteau et, le corps entier à l'écoute des vibrations, je m'apprête à compter.

Dix-huit marches dépeinturées, rongées par le temps, séparent le bonhomme du sol. Elles sont greffées à un squelette de fer, une structure plaignarde dont les lamentations s'élèvent vers le ciel, pareilles à des cris d'oiseaux.

C'est l'escalier de tous mes cauchemars : celui où le bonhomme roule de haut en bas et va s'éclater la tête sur le trottoir; celui où il passe à travers une marche et se retrouve planté dans l'asphalte, foulé comme un nain dans sa culotte d'étoffe; celui où l'escalier se disloque de la maison, boulon par boulon, isolant le vieux au beau milieu du vide.

Je n'arrête pas de voir ces horreurs en rêve. La pire de toutes, c'est celle où mon père se retrouve devant le cadavre du sien. Le vieux est désarticulé, raide mort, et papa, le visage mauvais, m'engueule : « Je t'avais demandé de le guetter, câlisse de crisse! » Je suis malade de culpabilité. Je pleure pendant que mon père ramasse le sien. Il m'abandonne, seule avec le poids des remords.

C'est ça le lot des enfants qu'on charge de responsabilités trop lourdes : des nuits de cauchemars affreux, des nuits sans repos, tourmentées, pleines de scénarios qui tournent au drame.

Si on arrêtait de me demander de guetter, je serais

plus tranquille. Je suis si fatiguée de ne pas dormir la nuit parce que j'ai peur de mal faire le jour.

Je guette tout, moi! Tout le temps! Je ne fais que ça dans la vie. Je guette mes frères, ma sœur, mon grand-père, ma grand-mère, mes cousins, le facteur, le camion de liqueur, le chien qui jappe, le téléphone qui sonne, les lumières qui restent allumées, le bois qui diminue dans le caveau, le tuyau du poêle qui flambe...

Ce n'est pas parce que je suis la plus vieille de la famille que je dois tout faire. Moi aussi j'aimerais qu'on me guette! Mais ça, il ne semble pas que ce soit nécessaire. Je suis une grande fille intelligente, responsable, à qui on fait confiance malgré elle.

La rampe s'ébranle. La porte d'en haut s'ouvre.

— Appelle Jean-Charles, vieux fou! Tu vas te ramasser en bas sur le ventre!

Bon! Au moins quelqu'un qui réagit. Pauvre grand-maman! Ça ne doit pas être drôle de vivre avec un bonhomme comme lui.

— Claudine! Es-tu là, Claudine?

— Oui, grand-maman!

— Dis à ton père de sortir! Mon vieux est en peine!

— Oui! J'y vais!

Je détaille. Je suis comme ça, toujours prête à rendre service. Et la serviabilité, ça ne vous lâche pas. C'est une occupation de tous les instants. Les requérants sont pas mal plus nombreux qu'on croit. Je dirais que, quand on a fait la gaffe, devant témoins, d'être serviable une fois, on est condamné pour la vie. De partout, les visages s'approchent de vous. Ils vous adressent leurs petites requêtes : « Voudrais-tu faire ceci pour moi, ma chouette? Est-ce que tu serais capable de t'occuper de ça, ma belle? »

Et ça s'enfile! Ce qui m'agace le plus, ce ne sont pas les demandes mais les mots doux qui les accompagnent, surtout « ma belle ». Je ne suis pas belle et je le

sais. C'est peut-être pour ça que je me sens obligée d'être aussi gentille. Ça coûte cher de ne pas s'aimer la face! Et le pire, c'est que les choses ne peuvent aller qu'en se détériorant. Plus on vieillit, plus on décrépit.

- Papa! Grand-maman vous appelle.
- Qu'est-ce qu'y a?
- C'est grand-papa qui est pris dans les marches.

Mon père sort. Je ne peux m'empêcher de le trouver trop petit pour s'attaquer au gros morceau bloqué dans l'escalier. J'ai peur pour lui. S'il fallait!... Je lui cours derrière en freinant dans ma gorge le « Attention, papa! » qui veut sortir. Quand on a douze ans, on ne donne pas de conseil à son père. On la ferme. On se contente d'avoir peur et de faire des cauchemars...

Parce que la peur, il ne faut pas croire que ça vous quitte quand le danger est passé! Oh non! Au contraire : quand elle entre en vous, la peur s'enferme comme un animal dans une cage et, chaque nuit, elle se débat, griffe, grogne. Il n'y a aucun moyen de l'empêcher de gâcher vos nuits. En tout cas, je n'en ai pas trouvé. En dedans, j'ai un début de zoo et les cages poussent dans tous les coins.

Je me positionne au bas des marches tandis que ma grand-mère fait la sentinelle en haut. On est là, je me demande bien pourquoi. À part crier, qu'est-ce qu'on pourrait bien faire?

Mon père, cent vingt livres à peu près, s'ancre du mieux qu'il peut à la troisième marche. Le vieux avance un bras et le rabat sur les épaules de son fils. Il s'appuie sur lui en maintenant la rampe de l'autre main. Je dis main... ce sont plutôt des crochets qu'il a, des crochets à cinq griffes, totalement figés en position de serres d'aigle. C'est l'arthrite qui le fait cramper comme ça. C'est pareil pour ses pieds. Ils sont retournés vers l'intérieur. Vu d'en bas, il a l'air d'une quille géante, prête à canter du côté où il vente. Effrayant!

Le vieux présente un de ses pieds tors, s'ajuste pour arriver au centre de la planche, transporte ses deux cents livres sur les frêles épaules de papa et descend d'un cran, le tout en bramant comme un chevreuil. L'escalier bringuebale, la rampe couine, mon père vacille et le bonhomme... rigole. Eh oui! Ça le fait rire, le vieux malade! Il rit toujours quand ce n'est pas drôle. Une façon de se donner de la contenance.

— Si je me sens partir, je lâche ton père ou je l'emporte avec moé? m'interroge-t-il entre deux gloussements.

Bien que sa farce soit plate pour mourir, il l'honore d'un rire râpeux avec lequel il s'étrangle. Une quinte de toux le secoue. Il se cramponne à la rampe. Ma grand-mère peste tout ce qu'elle sait du haut de son palier.

— Vieux fou! Tu vas sâcrer ton garçon en bas! Jean-Charles! Lâche ton père! crie-t-elle en avançant d'un pas. Je vais aller lui sâprer une poussée dans le dos moi-même! Ça va lui couper l'envie de rire, tu vas voir!

Le bonhomme est fier de son coup. Il jubile chaque fois qu'il réussit à faire sortir grand-maman de ses gonds. Elle a du tempérament, la vieille, plus que lui d'ailleurs.

— Rends-toi au plus sacrant, Edgar, où je fais venir les pompiers! Tu vas avoir l'air d'un vrai fou dans toute la paroisse.

Le grand-père dégrise d'un coup. Il se redresse et tend la patte vers la marche suivante.

— On fait mieux de l'écouter, dit-il à papa, elle est assez mauvaise pour le faire.

Et le film continue. Le grand-père, c'est Spencer Tracy dans *La neige en deuil*. Entre l'escalier qui mène chez lui et l'Everest, pratiquement pas de différence. Ce n'est pas une rampe qu'il lui faudrait mais des murs... des murs de pierre où il pourrait enfoncer des pitons et accrocher des mousquetons comme à la télévision.

Mais on est loin des films ici. C'est la vraie vie. Et mon Spencer à moi est suspendu entre une galerie et une cour d'asphalte.

— Va nous chercher deux bons Pepsi frettes, ma fille! s'interrompt papa dans ses efforts. On s'en vient.

Bon! Ça signifie que tout est rentré dans l'ordre. Le temps que je fasse un aller-retour, ils devraient avoir touché le sol. Ma grand-mère tourne les talons et la porte d'en haut claque : ce n'est pas aujourd'hui que le vieux va se tuer.